

Jean-Marc Saurel

Des mines d'ocre sous des champs de blé

Voyage dans le temps
autour des mines d'ocre de Vaucluse

l'Éphémère

Ce récit se déroule à Gargas, canton d'Apt, sur quatre générations de ma famille, impliquées malgré elles dans le développement et la chute de l'industrie de l'ocre. La découverte inopinée de vestiges préhistoriques sur nos terres ancestrales a créé un lien ténu mais bien réel avec de très lointaines civilisations devenues agropastorales qui avaient utilisé l'ocre depuis des millénaires.

Profondément attachés à la terre et à ces lieux remplis de diverses richesses (géologiques, archéologiques, historiques et industrielles), mes ancêtres ont tous, d'une façon ou d'une autre, apporté une part de leur savoir et de leur savoir-faire à l'exploitation du minerai d'ocre, et ainsi contribué à l'évolution collective d'un village du Vaucluse: Gargas. Village qui, en un peu plus d'un siècle et demi, s'est radicalement transformé sous l'impulsion de l'industrie ocrière tout en conservant une forte implication dans le monde rural.

De cette industrie en pleine expansion au milieu du XIX^e siècle et au début du XX^e, située dans un petit coin de Provence, il ne reste aujourd'hui plus que le souvenir de cette période et un site qui conserve la mémoire de ce patrimoine: les galeries d'ocre de Bruoux.

Comme dans toutes les familles, ces hommes et femmes ont vécu des joies et des peines mais toujours avec le souci de respecter ou même de valoriser le travail et l'héritage légué par leurs prédécesseurs. Sans avoir à subir les désagréments d'une grande pauvreté ni bénéficier d'une trop importante richesse, ils ont laissé une modeste empreinte de leur passage pour transmettre le fruit aux générations futures.

LA GÉNÉRATION QUI CRÉA UNE INDUSTRIE FLORISSANTE

Les arrière-grands-parents – Premiers contacts avec l’ocre

Ma grand-mère Pélagie Geneviève, cadette de la famille Hugues, est née juste avant la guerre de 1870, dans une grande ferme qu’on appelait les Finets. Après une enfance sans problème, elle avait appris le métier de tailleur et couturière, qu’elle finit par abandonner après son mariage à Gargas avec Octave Baptiste Maurizot en 1894. C’est de cette famille rurale que provenaient la plupart des meubles anciens qui occupaient une place de choix dans la maison familiale de Gargas, petit village du Vaucluse tirant son originalité de sa géologie : son sous-sol contient en abondance un minerai qui fut durant des décennies exploité et transformé en pigment, d’abord essentiellement destiné à la coloration de divers badigeons et plus tard employé à bien d’autres secteurs industriels.

Certaines terres, reçues en héritage par ma grand-mère, font toujours partie de la propriété qui aujourd’hui m’appartient. Ainsi l’une des parcelles transmises est toute proche du domaine des Finets situé sur le terroir de Roussillon, l’un des villages les plus pittoresques du Luberon. Roussillon, comme Gargas et Rustrel où se situe le Colorado provençal, sont aujourd’hui des lieux parcourus par des touristes en quête de paysages aux couleurs très contrastées dues aux divers minerais d’ocre.

Actuellement le domaine des Finets est moins grand qu’il ne le fut vers la moitié du XIX^e siècle, cela à cause des différents partages, héritages, échanges ou ventes. Les terres des Finets sont situées dans une zone d’où l’on pouvait également extraire du minerai d’ocre très facilement. Pourtant aucun des membres de cette branche de la famille Hugues ne fut attiré par cette nouvelle industrie ; tous sont restés agriculteurs durant des décennies.

Celui que j’aurais pu appeler grand-père (Octave Baptiste Maurizot) était aussi originaire de cette région, puisque né en 1869 à Roussillon où il passa son enfance. Il est un peu plus difficile de connaître les différentes localisations de ses grands-parents, originaires de Gordes, autre lieu du Vaucluse fort apprécié par certains notables de l’hexagone.

Le père d’Octave, Ferdinand Maurizot, a passé une partie de sa jeunesse à Roussillon, puis il est devenu propriétaire fermier à Gargas, au hameau de la Bladayre, vers les années 1873. Mais au fil du temps, cette ferme devint beaucoup trop petite pour subvenir aux besoins de sa famille avec ses trois enfants, d’autant plus qu’à cette époque l’économie locale n’était pas des plus florissantes.

En effet, au milieu et à la fin du XIX^e siècle, les agriculteurs locaux connaissaient de graves difficultés dues à de mauvaises récoltes de blé et aux maladies de la vigne : l'oïdium et le mildiou faisaient toujours des dégâts dans le vignoble. Mais surtout, depuis peu (1870) un insecte, le phylloxéra, ravage les plantations en s'attaquant aux racines et aux feuilles des cepes pour en sucer la sève et rapidement épuiser la plante. Même si les vignes de Ferdinand étaient en majeure partie plantées dans des terrains sablonneux dans lesquels ce puceron avait plus de difficultés pour se propager, ses cepes sont progressivement infestés et ses vendanges de moins en moins abondantes.

À cette époque, l'une des ressources principales de la région d'Apt, la culture de la garance, commençait à décliner ; les racines de cette plante furent abondamment employées pour teindre les tissus en une belle couleur rouge et principalement les pantalons des uniformes de l'armée française avant la première guerre mondiale. Cette teinture naturelle devait être remplacée par des colorants synthétiques. La culture de la garance, très ancienne, n'était devenue plus qu'un souvenir pour les habitants des villages de Basse-Provence.

Une deuxième ressource, certes moins importante qu'elle ne l'a été dans les villages cévenols, fut l'élevage des vers à soie ; mais celui-ci n'étant plus d'un bon rapport fut aussi progressivement abandonné. Certainement ma grand-mère et sa sœur Sophie furent les dernières personnes de la famille à faire des élevages de vers à soie et à aller ramasser les feuilles de mûrier pour les nourrir. Il y a une trentaine d'années en effet, on trouvait encore quelques troncs noueux de vieux mûriers près de la ferme où elles habitaient ou au bord des routes et des chemins vicinaux bordant leur propriété.

Durant cette période, le monde agricole de la région avait de grandes difficultés à survivre et en moins d'un demi-siècle (de 1830 à 1885) les villages provençaux de la région d'Apt ont perdu presque la moitié de leurs habitants. Hors des années durant lesquelles les famines ou les grandes épidémies sévissaient, notamment celle de la peste noire de 1348 ou celle plus récente de 1720-1722, ce fut une nouvelle fois une désertification rapide des campagnes voisinant le Luberon. C'est lors de cette dernière épidémie que fut édifié en 1721 le mur de la peste dont on peut encore voir les vestiges entre les villages de Gordes et Murs. Il n'est pas impossible que l'un des ancêtres de la famille Maurizot ait participé à l'élaboration de ce mur.

Sur les différentes variétés de sol du village de Gargas, et en particulier sur ceux entourant le hameau de la Bladayre, parfois argileux, marneux et bien sûr ocreux et peu fertiles, il fallait quand on le pouvait, bien choisir les lieux propices à certaines cultures afin d'avoir un maximum de rendement. Mais en temps de crise, cela ne suffit pas et comme pour de nombreuses familles, les conditions de vie des grands-parents paternels de ma mère et de mon oncle ne sont pas des plus faciles : elles subissent cette dégradation de l'économie locale avec une certaine résignation.

Cependant dans ce canton d'Apt, une nouvelle activité basée sur l'exploitation de l'ocre est en train de voir le jour. Comme de nombreux habitants de la région, mes arrière-grands-parents considéreront que ce nouveau type d'activité d'abord très marginale est seulement d'appoint et ne peut constituer un emploi à plein-temps qui pourrait nourrir sa famille. Pourtant – on le verra ultérieurement –, peu à peu ce qui était très accessoire deviendra quelques décennies plus tard un type de production industriel dans un monde ayant encore un caractère essentiellement rural.

Étant donné que la situation économique locale de cette période commençait à évoluer, Ferdinand Maurizot aurait vendu la maison et surtout les terres de la Bladayre à un bon prix, car une partie difficile à exploiter en terrain agricole avait augmenté de valeur, vu qu'elle contenait du minerai d'ocre qui commençait à intéresser quelques petits industriels de Gargas ou de Roussillon. La famille Maurizot, tout comme la famille Hugues, n'a pas essayé de devenir petit exploitant ocrier et a préféré investir dans une ferme plus spacieuse. Avec ce pécule, Ferdinand achète vers l'année 1887 une maison sur le territoire de Roussillon au lieu-dit le Coulet de Gaud, avec quelques terres attenantes plus grandes et globalement plus fertiles que celles qu'il possédait au hameau de la Bladayre. En 1891 il achète deux terres situées sur la commune de Roussillon. L'acte notarié de cette transaction indique que cet achat coûte trois cent cinquante francs, ce qui pour l'époque correspond à une somme non négligeable.

La petite ferme du Coulet de Gaud, connue sous le nom de Gourédon, n'a certes pas de grands terrains se prêtant à la culture de céréales ou de primeurs, mais le sol un peu marneux et caillouteux convenait très bien à la culture de la vigne. Dès qu'il était entré en possession de sa nouvelle propriété, Ferdinand avait planté une grande partie de ses terres avec de nouveaux cépages dont les porte-greffe étaient issus de plants américains naturellement moins sensibles aux maladies, notamment au phylloxéra. Un cheval et du matériel aratoire indispensable (charrues, charrettes et autres) furent les premières acquisitions de Ferdinand. Il acheta des outils dont certains très peu répandus servaient à retailer les longs sarments de vigne avant les vendanges et les repousses au pied des ceps. Je n'ai pu voir ce type d'instruments en forme de serpe d'un côté et de petite hache de l'autre que dans certains musées dédiés au très vieux matériel agricole. Cet outil fut remplacé ultérieurement par de grands sécateurs, plus faciles à manier.

De l'habitation du Coulet de Gaud, il ne me reste plus que quelques souvenirs pour m'y être promené autour et y avoir cherché des pointes de bélemnites et des ammonites dans le terrain marneux que les géologues appellent Gargasien (sous-couche de l'Aptien), mais aussi pour y avoir planté avec ma mère des peupliers qui aujourd'hui ornent la petite colline de marne grise. De ce lieu, on peut admirer les premiers contreforts du mont du Vaucluse avec ses deux villages pittoresques,

Gordes et Murs, et le côté sud les falaises rouges de Roussillon. À l'est se détache la chaîne du petit Luberon qui, selon l'éclairage, donne des couleurs bleutées. Un peu isolée – le plus proche hameau ne se trouvant qu'à cinq cents mètres –, cette maison était située à environ une demi-douzaine de kilomètres du village le plus proche : Roussillon. Aujourd'hui, cette habitation offre l'avantage d'être placée un peu en retrait de la voie de communication reliant Apt à Carpentras en passant par Gordes et la combe de Vénasque.

Seules deux très grosses pierres qui faisaient partie des piliers d'un portail d'entrée de cette ferme, et quelques poutres en bois furent récupérées par mon oncle en 1953. Ces pierres en calcaire blanc étaient originaires des carrières proches du village de Lacoste. Ce village situé au pied du petit Luberon, possède encore les vestiges d'un château qui fut habité par le sulfureux marquis de Sade. Transportés avec une grosse charrette, ces matériaux furent réemployés pour la reconstruction d'un grand hangar attenant à la maison principale de la Gachonne, cela afin d'agrandir ce qui devait servir de local pour le matériel agricole et de pouvoir le fermer par un grand portail. Je revois encore ma grand-mère se mettre dans tous ses états lorsque mon oncle hissait à l'aide de palans et de grosses chaînes l'un des deux énormes piliers pesant au moins une demi-tonne pour le mettre sur l'autre qui mesurait plus de deux mètres de hauteur.

Les parents de ma grand-mère, également exploitants agricoles, subissent alors les mêmes effets de cette crise du monde rural. Cependant, vu l'importance de leur propriété, ils purent mieux faire face aux difficultés économiques de cette période. Certains terrains propices à la culture de la garance, mais peu propices à la culture des céréales puisque trop ocreux, sont d'abord laissés en friche. Ainsi le moment venu, quelques terres non agricoles mais renfermant ce fameux minerai, sont échangées contre des terres plus aptes à la culture du blé, ce qui permit d'agrandir le domaine des Finets à Roussillon. L'une des parcelles de terre dite de Valbonette, transmise par ma mère, et encore exploitée de nos jours comme terre à blé, fait partie de ces acquisitions et échanges.

Les grands-parents à Gargas

Mariés le 1^{er} février 1894, mes grands-parents Octave et Pélégie ont d'abord habité la maison des parents paternels d'Octave (Ferdinand et Rose Maurizot) au hameau de la Bladayre. Ceux-ci l'avaient vendue quelques années avant. Cette mai-

son n'était pas habitée par son nouveau propriétaire qui demeurait à Apt. Octave était revenu à Gargas car plusieurs exploitants de minerai d'ocre demandaient de la main-d'œuvre et notamment le propriétaire du hameau voisin de la Bladayre : la famille Julian qui avait commencé à exploiter sur ses terres de Bruoux le minerai d'ocre. C'est dans ce contexte tout nouveau pour ce village où la main-d'œuvre devenait indispensable qu'Octave fut embauché à temps partiel puis définitivement à plein-temps par Félix Julian pour l'exploitation du minerai d'ocres de Bruoux. Le lieu de travail n'étant pas très loin de son domicile, il pouvait s'y rendre à pied sans perdre beaucoup de temps. Ce n'était pas pour les quelques parcelles de terre louées entourant cette maison qu'Octave et Pélagie étaient revenus à la Bladayre : le faible rendement des terres n'aurait qu'à peine permis de survivre. Mais c'était bien l'opportunité de travailler dans les mines d'ocre de Gargas qui fut la raison de leur choix. Au cours des mois le principal apport financier de la famille devenait le salaire d'Octave. Mes grands-parents étaient les premiers de leurs familles respectives à avoir un pied dans le monde rural et l'autre dans le monde ouvrier.

Peu de temps après leur emménagement dans cette maison peu agréable, le 13 avril 1895, ma grand-mère met au monde son premier enfant qui devait décéder à l'âge de vingt mois. Cela l'avait beaucoup marquée et



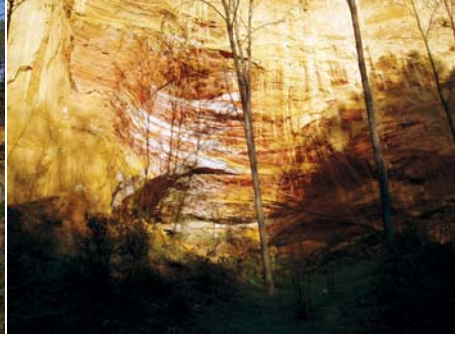
elle ne voulait plus habiter ce lieu qu'elle maudissait, aux conditions de vie très rudimentaires par rapport à celles qu'elle avait connues chez ses parents. Pas d'eau courante dans la maison ; seul un puits, situé en contrebas de la maison, dont on tirait l'eau avec un seau suspendu à une corde et une poulie, était destiné à l'approvisionnement domestique de plusieurs familles du hameau. En période estivale, cette source ne permettait pas l'arrosage et l'entretien d'un jardin potager. Une cheminée pour se chauffer en hiver et cuisiner n'assurait qu'un très faible confort.

Pour avoir des compléments de fruits et légumes et faire quelques autres provisions, parfois ma grand-mère revenait chez ses parents à la ferme des Finets. On ne peut pas dire que les premières années passées à Gargas furent les meilleures de sa vie.

Le village de Gargas fut habité de façon continue depuis plusieurs millénaires par les hommes préhistoriques (au moins cinq sites néolithiques sont connus et répertoriés sur son territoire dont deux à la Bladayre). Gargas fut aussi envahi par des tribus celtes, notamment les Vulgientes qui s'établirent sur une petite colline (Péral), puis par les Romains, et subit comme les autres villages du Luberon de nombreuses intru-



Falaise d'ocre à Gargas



Strates colorées du minerai d'ocre



Le Temple, première carrière ouverte à Gargas, aujourd'hui inondée



Exploitation du minerai d'ocre à ciel ouvert



Entrée des galeries de Bruoux.
Le site avant l'ouverture au public



Une autre entrée de galerie

sions et incursions : Lombards, Wisigoths, Sarrasins et autres, qui laissèrent des traces de leurs passages. Les pillages et l'insécurité durant la période moyenâgeuse obligèrent les seigneurs de cette partie de la Provence à construire des châteaux dont on peut encore voir quelques vestiges. Globalement la région du Luberon fut au cours de l'histoire bien moins riche que sa voisine, le Comtat Venaissin.

Comme les autres villages des alentours, Gargas, qui jusqu'à la fin du XIX^e siècle avait été un village vivant assez pauvrement de son agriculture et d'un peu d'élevage, va radicalement se transformer grâce à l'exploitation de l'ocre. Si certains habitants originaires de la région devenus exploitants ocriers n'envisageaient pas une situation pérenne induite par l'épuisement prévisible de leur gisement, d'autres propriétaires n'hésitèrent pas à mettre en place en quelques décennies une véritable structure de type préindustrielle avec des correspondants, des commerciaux et des représentants qui leur permettait d'écouler leur marchandise.

Gargas sortait d'un mode de vie essentiellement rural qui depuis des siècles avait peu évolué pour très progressivement rentrer dans celui de l'industrie dont les coutumes et les règles entre partenaires patrons et ouvriers n'étaient à cette époque pas toujours bien établies et de toute façon pas identiques à celles en vigueur dans le monde rural.

Les débuts d'un ouvrier ocrier, achat d'une habitation

Octave débute comme ouvrier mineur hors galeries, c'est-à-dire extrayant le minerai à ciel ouvert, technique qui était adoptée lorsque la couche de matériaux stériles et non exploitables recouvrant le minerai est peu épaisse. Cette couche appelée cuirasse ferrugineuse contient trop de pierres très dures composées d'une variété d'oxyde de fer (l'hématite) qui sous les chocs des pics ou marteaux peut même générer des étincelles. Dans le cas où cette couche dépasse plusieurs mètres les ouvriers creusaient des galeries afin de passer sous « le stérile ». Parfois sur cette couche inutilisable vient se superposer soit une couche de nature gréseuse, soit des dépôts alluvionnaires, soit les deux, ce qui obligatoirement nécessitait la réalisation de tout un réseau de mines plus ou moins profondes pour l'exploitation du minerai d'ocre.

Au début dans l'entreprise Julian, comme dans presque toutes les exploitations ocrières, les rares mines creusées étaient insuffisamment étayées ou même généralement sans soutènement, car le minerai, suffisamment compact, ne nécessitait pas toujours de boisages de protection. Cependant quelques accidents mortels, dont un